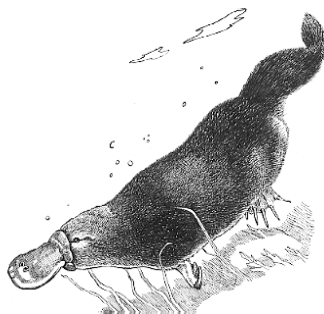


**DES ORNITHORYNQUES ET DES CONSONNES DOUBLEMENT FLOTTANTES.
POUR UNE THEORISATION UNIFIEE DE LA LIAISON
Hommage à Pierre Encrevé, phonologue variationniste**

Sophie Wauquier¹, Université Paris 8 / UMR 7023



« - Comment allez-vous ? (qu'ils prononçaient tous deux « commen allez-vous » sans faire la liaison du **t**), liaison qu'on pense bien qu'une fois rentré à la maison je me faisais un incessant et voluptueux exercice de supprimer ».

Marcel Proust, *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 504.

1. L'ornithorynque comme métaphore utile en phonologie

Jakobson & Waugh convoquent à la page 75 de *La charpente phonique du langage*, ce petit animal rare et bien étrange, qui les conduit à reformuler l'adage bien connu selon lequel « l'exception confirme la règle », en ce qu'elle peut s'interpréter comme une manifestation particulièrement insolite de variation structurelle². Ce texte nous interroge sur la place que l'on doit accorder aux manifestations les plus variées, bizarres et inattendues d'un phénomène phonologique dans l'analyse structurelle de la variation. En d'autres termes, ceci pourrait se formuler ainsi : l'hétérogénéité empirique dans ses manifestations les plus insolites doit-elle légitimement nous amener à renoncer à la possibilité d'une explicitation théorique unifiée et homogène ou doit-elle nous y encourager, au contraire, puisqu'elle permet l'explicitation des liens structurels existant entre des phénomènes apparemment différents, aux réalisations les moins attendues et les plus erratiques mais pourtant structurellement apparentés ?

A cette question, s'emparant de l'ornithorynque phonologique qu'est la « liaison sans enchaînement » (LSE, par la suite), Pierre Encrevé (1988) avait répondu, par une proposition unifiante soutenant que, non seulement la LSE relevait du même formalisme que la liaison enchaînée (LE, par la suite), mais qu'elle était par sa variété même, le *locus variationis* manifestant par excellence les caractéristiques

¹ Tous mes remerciements à J. Brandão de Carvalho et Ph. Ségéral pour leur lecture de la version initiale de ce texte.

² « Tant que l'echnidé d'Australie et l'ornithorynque de Tasmanie (animaux pondéurs) étaient inconnus des zoologues, ceux-ci pouvaient considérer la reproduction vivipare comme une propriété essentielle de tous les mammifères. La découverte des animaux ovipares [...] amena à redéfinir la viviparité comme une propriété, non plus générale, mais très largement majoritaire. De même, s'il s'avérait que les propriétés linguistiques supposées universelles sont en fait des quasi-universaux, et que parmi les mille et quelques langues plus ou moins connues des chercheurs, un tout petit nombre, devient isolément des structures utilisées par la grande majorité, nous aurions toujours affaire là qu'à des exceptions qui n'auraient d'autre conséquence que de nous inviter à explorer les conditions internes et externes de telles anomalies, et à rechercher **pourquoi justement**, les propriétés en question sont quasi universelles. »

R. Jakobson & E. Waugh, *La charpente phonique du langage*, p. 75

structurelles de ce phénomène de sandhi en français (Encrevé, 1988 ; Encrevé & Scheer, 2005 (a) et (b)).

Une logique inverse préside à l'interprétation lexicaliste du phénomène de la liaison développée et amplement diffusée à partir Bybee (2001) et reprise par Chevrot, Fayol & Laks (2005). Cette conception, enterre délibérément « LA » liaison et fait du même coup « DES » liaisons, dans la variété de leurs manifestations empiriques, le paradigme de l'objet phonologique qui s'interprète au cas par cas.

« Les données de diverses sources présentées et interprétées ici remettent en question deux faits bien établis dans l'analyse phonologique de la liaison : la conception des CL comme consonnes finales latentes et l'homogénéité du phénomène. Ce qu'on appelle *liaison* fait intervenir un ensemble de consonnes distinctes, essentiellement des segments épenthétiques, mais également des consonnes initiales de mot et des consonnes finales fixes dans des formes de liaison supplétives. Ces dernières sont limitées à un nombre restreint, et probablement en régression, d'adjectifs prénominaux. À ces catégories pourraient encore s'ajouter des CL préfixales, comme le [z] marquant le pluriel. Il importe maintenant d'explorer plus à fond les effets empiriques et la signification théorique de cet éclatement du processus de liaison.

[...] Ces conclusions suggèrent notamment l'absence de segments flottants et la tendance à maintenir des formes lexicales uniques et invariantes au cours de la dérivation »

Côté (2005), Le statut lexical de la liaison, *Langages*, 158, p.76.

Les données apportées par Côté à l'appui de cette démonstration sont, outre les données de production tirées d'Encrevé (1988), Tranel (1995, 2000), du corpus d'Agren (1973) ou d'exemples isolés, des données psycholinguistiques plus récentes, résultant de travaux en perception ou en acquisition. Elles mettent, prioritairement à tout autre conditionnement de la liaison, l'accent sur la variété des réalisations observées et avancent que les comportements des locuteurs-auditeurs de tous âges en production, perception et acquisition, sont essentiellement conditionnés par la fréquence d'usage des constructions où apparaissent les liaisons (Bybee, 2001). Cette conception tendant à envisager la liaison comme un phénomène « éclaté » « hétérogène » résulte sans aucun doute, et de la multiplication de données de production, de perception et d'acquisition, et de la multiplicité des interprétations possibles qui ont été faites de la liaison, qui a servi de banc d'essai à toutes les théories phonétiques et phonologiques traitant du français³. Les premiers résultats de l'analyse du vaste corpus PFC (*Phonologie du français contemporain*) proposée par Durand et Lyche (2007) confirment cette tendance.

On ne peut que se féliciter de la manière dont les grands corpus tels que PFC affinent et renseignent notre connaissance du français dans la variété de ses usages. On doit par ailleurs effectivement faire le constat d'un tableau empirique complexe interrogeant les hypothèses théoriques disponibles. Mais la variété des données entraîne-t-elle obligatoirement en retour l'impossibilité de toute théorie unifiée ? La mise en cause de l'existence de « consonnes flottantes », c'est-à-dire d'objets phonologiques spécifiques abstraitement représentés et permettant l'explication- au moins partielle- des données au profit d'une conception descriptive « éclatée » de la liaison, ainsi que l'hypothèse du stockage de constructions encodant la fréquence de co-occurrences ne sont pas sans conséquence. Elles se laissent au final ramener à la mise en cause de la liaison comme un « sandhi », c'est-à-dire un phénomène proprement phonologique du français, au profit d'une conception ne distinguant pas explicitement représentations phonologiques et lexicales et écartant la question de

³ Pour une discussion sur les avantages respectifs de ces diverses interprétations pour les données de psycholinguistique (Wauquier-Gravelines 2005).

l'existence, en français, de processus phonologiquement conditionnés entraînant des réorganisations et restructurations syllabiques sur les frontières de mots. Or si l'on pousse cette logique à son terme, cela revient à dire que la liaison ne relève pas de la phonologie mais du lexique, ou alors que la phonologie n'est pas fondamentalement différente du lexique et que dans ce cas précis, l'existence d'un niveau autonome et représentationnel de la grammaire appelée « phonologie » n'est pas légitime.

Je ne discuterai pas ici de cette question, ni de la validité de cette position théorique pour les données adultes, ni en production, ni en perception⁴. Mais je montrerai que, contrairement aux arguments avancés dans Côté (2005), Chevrot *et al.* (2005), Dugua (2006), les données d'acquisition n'apportent aucun argument dirimant permettant d'avancer sérieusement que les consonnes flottantes n'existent pas et que, sur la base de telles données, la consonne de liaison nécessite un traitement théorique « éclaté ». Par ailleurs, je rappellerai qu'un modèle lexical ramenant la variation à la fréquence d'usage tel qu'il est proposé par Bybee (2001), repris par Chevrot *et al.* (2005) et Dugua (2006), fait des prédictions problématiques eu égard à ce que produisent les enfants. Je montrerai au contraire que la démarche variationniste unificatrice, développée en phonologie par Pierre Encrevé et l'apport original à la théorie autosegmentale qu'ont permis l'étude de la liaison non enchaînée et du non-enchaînement des consonnes fixes, offre un cadre théorique susceptible d'être étendu aux données de d'acquisition et d'assurer ainsi une continuité entre modèles adultes et structures développementales.

2. « La » liaison / « les » liaisons

2.1. Ce qu'on sait à propos de la liaison

La liaison est un phénomène de sandhi externe se produisant sur la frontière gauche des catégories lexicales majeures en français et qui donne lieu à un double phénomène. Quand deux voyelles sont en contact sur une frontière lexicale, une consonne (consonne de liaison = CL par la suite) peut apparaître, qui sera le plus souvent - mais pas obligatoirement - resyllabée à l'attaque du second mot

[1] « un éléphant » : « un » [ɛ̃] + « éléphant » [elefã] est produit [ɛ̃nelefã]

[2] « un enfant » : « un » [ɛ̃] + « enfant » [ãfã] est produit [ɛ̃nãfã],

Les occurrences observées sont traditionnellement classées, depuis Delattre en trois catégories qui manifestent effectivement un large éventail de variation :

i) Les liaisons « obligatoires » toujours (ou quasiment) toujours réalisées et enchaînées

[3] [ɛ̃nãfã] « un enfant »,

[4] [ãnamerik] « en Amérique »

[5] [nuzalõ] « nous allons »

[6] [tutaku] « tout à coup »

ii) Les liaisons optionnelles

[7] [desõldazãgle] / [desõldaãgle] « des soldats anglais »

[8] [zõvezeseje] / [zõveeseje] « je vais essayer »

[9] [trezẽteresã] / [treẽteresã] « très intéressant »

[10] [tuzurzytil] / [tuzurtytil] « toujours utile »

⁴ Ces questions sont discutées de manière très détaillées respectivement dans Wauquier-Gravelines, 2005 et Nguyen *et al.* 2007

iii) les liaisons interdites

[11] * [ɛ̃sɔldatɑ̃ɡlɛ] « un soldat anglais »

[12] * [etɔ̃ladi] « et on l'a dit »

[13] * [dezɛro] « des héros »

Boula de Mareuil *et al.* (2003) ont proposé un classement différent, réalisé à partir d'une analyse automatique d'un corpus de 66500 phrases extraites du *Monde* et lues par 120 locuteurs (100 heures de parole) qui permet de dégager dix-huit contextes et de détailler plus finement les emplois et leur fréquence d'utilisation. Ce classement ne recoupe pas strictement ceux qui sont proposés dans Delattre ou Encrevé, ils définissent 7 règles obligatoires avec un taux de réalisation allant de 81 à 99,2%, 7 règles interdites avec un taux de réalisation inférieur à 2% (à l'exception du contexte « verbe non auxiliaire + en = tu pars en ... ») qui a un taux de 10,5%, et enfin 4 règles facultatives où l'on observe le plus grand écart-type, donc la plus grande variation, puisque le taux de réalisation va de 14 à 44%. On retrouve pourtant là en filigrane la distinction entre les trois catégories posées précédemment.

Durand et Lyche (2007) ont également, sur la base des premières analyses réalisées sur dix points d'enquête tirés du vaste corpus PFC, affiné la description de la variabilité des réalisations pour les contextes dits obligatoires (prépositions, pronoms clitiques, déterminants et adjectifs), enchaînés et non enchaînés. Leurs données montrent également de manière très précise, sur la base des analyses réalisées sur dix points d'enquête, une relative variabilité des réalisations pour les contextes dits obligatoires (prépositions, pronoms clitiques, déterminants et adjectifs) et enchaînés ainsi qu'une plus large variation sur les facultatifs, et non enchaînés. Cela les amène également à conclure à une diversité de nature possible de la consonne de liaison.

2.2 Liaison et enchaînement sont différents

L'originalité des travaux de Pierre Encrevé a consisté à interroger un cas particulier de liaison, la LSE, pour en faire « l'exception qui confirme la règle », alors que la liaison et l'enchaînement ne sont pas précisément distingués par la phonologie générative SPE (Schane 1968). Or l'existence de la liaison n'implique pas l'enchaînement et à l'inverse, toute consonne enchaînée n'est pas forcément une consonne de liaison (Passy, 1899 ; Durand, 1956 ; Encrevé, 1983, 1988).

Dans le corpus qu'il propose, 11,2% des liaisons non obligatoires ne sont pas enchaînées et sont réalisées avec diverses variantes insérant au choix coup de glotte, pause, schwa sur la frontière.

[14] [set ʔapsɔlymɑ̃vrɛ], c'est absolument vrai, (citation dans Passy, 1899)

[15] [ʒavɛz ʔɛ̃rɛv], j'avais un rêve, (V. Giscard d'Estaing, 19/5/81)

[16] [bɔkudɔ̃trəsɛ̃rɔ̃t ʔavɛknu], (L. Fabius, 22/05/05)

[17] [ilfɔt ʔ'ɑ̃ɛtr], il faut en être, (J. Chirac, 15/11/81)

Les LSE n'apparaissent que dans des contextes et syntaxiquement pertinents et pour ces occurrences, même les plus insolites, les locuteurs ne se corrigent pas. Par ailleurs, un même locuteur peut produire même à quelques minutes d'écart dans un même dialogue plusieurs variantes d'enchaînement et de non enchaînement dans un contexte où cela est permis. Enfin il faut souligner que l'on peut raisonnablement penser que la LSE appartient à la compétence passive des locuteurs puisque les locuteurs qui ne produisent aucune LSE les comprennent et ne les relèvent pas comme erronées.

Pour conclure sur ce point, il apparaît donc clairement et en amont de toute analyse formelle que, de manière non mystérieuse, la liaison est un phénomène empiriquement non homogène illustrant un cas de variation complexe, une variation contextuelle où la réalisation est conditionnée par le contexte, mais également une variation inhérente reflétant la liberté que peut manifester le locuteur pour les liaisons non obligatoires.

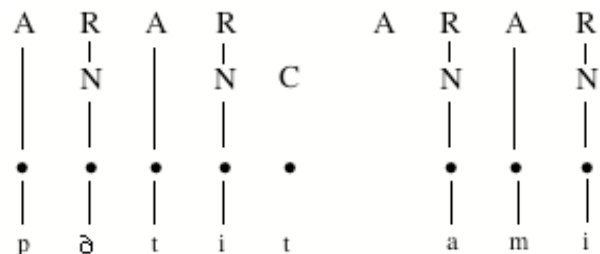
2.3. Une solution pour la variation : le double flottement

La liaison dans sa variante non-enchaînée ne manifeste donc pas pour Pierre Encrevé une anomalie marginale, mais elle illustre le fait que la CL est le *locus variationis* par excellence. Il en propose dans le cadre de la phonologie autosegmentale la représentation formalisée sur la base de l'hypothèse du double flottement.

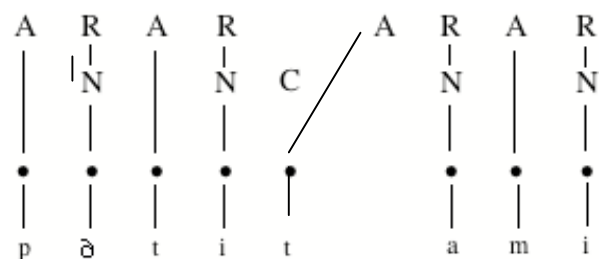
Cette conception suppose

- i) un flottement de la CL sur la ligne segmentale, donc l'absence de rattachement à une position segmentale
- ii) un flottement de la CL sur la ligne syllabique, donc l'absence de rattachement à une attaque ou à une coda
- iii) une position squelettale disponible permettant l'ancrage de la CL à la fois au plan syllabique (donc en attaque ou en coda) et au plan segmental
- iv) la réalisation de CL n'est pas la conséquence d'une dérivation par règles mais le résultat de conventions de bonne formation telles qu'elles ont été paramétrisées pour le français.

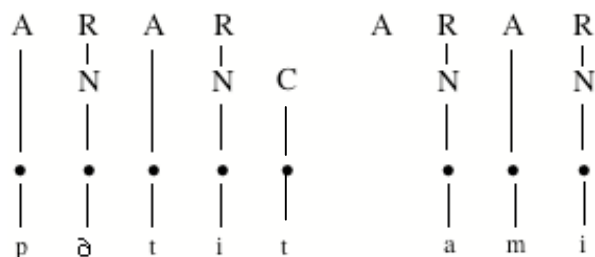
[18] Non-liaison



[19] Liaison enchaînée



[20] Liaison non enchaînée



Ceci suppose donc qu'aucun rattachement n'est postulé *a priori* (Encrevé, 1988 ; Encrevé & Scheer, 2005 a & b). La CL est un objet présent dans la représentation lexicale mais qui n'a rien d'ordinaire et qui, par conséquent, ne doit ni être ajoutée ni, à l'inverse être retranchée lors des opérations de traitement. La représentation retenue par Encrevé (1988) conçoit la CL comme « purement flottante », sans aucune association, mais dotée d'une position prosodique propre. Si l'on retient ce formalisme, la CL appartient bien à l'unité lexicale (ce qui explique ses caractéristiques segmentales) mais hors de toute ligne, dans une linéarité suspensive (comme on parle en musique de « suspension », lorsqu'on utilise le procédé d'écriture qui consiste à retenir une ou plusieurs notes d'un accord en les ajoutant à l'accord suivant puis à les résoudre dans le deuxième accord). Elle est donc en réserve d'une position prosodique non réalisée et non soumise à la segmentation qui s'applique aux lignes syllabiques et segmentales. Ce faisant, elle échappe d'une certaine manière à la séquentialité temporelle exprimée dans le signal qui lui imposerait une position *a priori* mais elle relève de la séquentialité temporelle du signe linguistique, au sens saussurien, encodé lexicalement.

Cette analyse, en radicalisant la logique autosegmentale entreprend de dépasser l'unilinéarité postulée par Saussure (Cao Xuan Hao, 1985) et la conception « orthographique » de la liaison qui en découle, mais elle rejoint également l'hypothèse sapirienne d'une sensibilité aux segments latents comme des objets phonologiques spécifiques, laissant supposer qu'ils ont pour Pierre Encrevé d'une certaine manière une réalité cognitive.

« Pour nous le squelette de positions pures correspond aux nombres de places potentielles définissant un mot donné pour un locuteur donné (car il ne va pas de soi que tous les locuteurs partagent des représentations lexicales absolument identiques) : nous entendons par là le nombre d'unités possibles que le locuteur attribue intuitivement à un mot mémorisé. Nous pensons que cette intuition existe, que les langues soient écrites ou non. Nous suivons ici l'argumentation de Sapir (1933) sur la « réalité psychologique des phonèmes ».

Encrevé (1988), *La liaison avec et sans enchaînement*, 1988, p. 153.

Encrevé suggère ainsi que le squelette pourrait être une matrice mentale, un gabarit temporel de stockage et de traitement lexical matérialisant l'une des connaissances basiques qu'un locuteur utilise en perception et en production : la parole est un objet linéaire, temporel, et rythmé. L'ordre de succession des unités dans la chaîne parlée n'est pas indifférent, il est conditionné par la temporalité et les relations de hiérarchie horizontale qui s'établissent entre les constituants et à l'intérieur des constituants.

On voit s'esquisser là sur deux pages, une possibilité d'articulation entre formalisme représentationnel autosegmental, variation et psycholinguistique qui malheureusement a été peu exploité. Carvalho (1997, 2002) reprend l'hypothèse d'un

niveau phonologique subsymbolique constitué de positions temporelles pures non interprétées segmentalement et qui constituerait la base de la structure phonologique des énoncés bien formés à partir desquelles émergerait l'interprétation segmentale et syllabique par les contraintes de mise en chaîne, mais il ne formule aucune hypothèse cognitive explicite à ce sujet. De manière générale, cette proposition de Pierre Encrevé me semble être la part la plus originale et novatrice de son apport et il m'apparaît dommageable qu'Encrevé (1988) n'ait pas été lu sous cet angle psycholinguistique par les phonologies représentationnelles.

J'ai retenu pour ma part cette conception pour l'analyse des données d'enfants et je soutiens l'idée d'un gabarit de positions autosegmentales où les mélodies consonantiques et vocaliques émergent séparément et procèdent l'une de l'autre pour rendre compte de phénomènes observés lors de l'acquisition phonologique en français et sur les données de dysphasie des « enfants sans consonnes » (Le Normand *et al.* 1991). Les données des enfants reflètent en effet une apparente « connaissance » du nombre et de la place d'unités prosodiques même quand elles ne sont pas produites, ou qu'elles sont harmonisées, sous-spécifiées ou qu'elles résultent de propagation mélodique à partir des noyaux vocaliques (Wauquier-Gravelines, 2005).

3. Données d'acquisition : quand et comment s'apprend la liaison⁵ ?

3.1. Chronologie de l'acquisition

Les travaux réalisés depuis maintenant une dizaine d'années définissent une chronologie d'acquisition très homogène d'un enfant à l'autre. Alors que l'acquisition phonologique proprement dite débute en production à partir de 12-13 mois, les premières erreurs sur les liaisons apparaissent plus tardivement dans la pleine période de résolution des difficultés liées à l'acquisition phonologique, quand débute l'acquisition de la syntaxe et la morphologie et que le lexique est déjà important. Il semblerait que l'on observe une période critique chez tous les enfants vers 2,5 ans / 3ans qui se résoud vers 4 ans pour les monolingues, parfois un peu plus tard chez les enfants en situation d'exposition bilingue. Les erreurs à ce premier stade sont observables uniquement sur des contextes obligatoires et quasiment sur le seul contexte « article + nom (parfois adjectif + nom) ». Mais les erreurs de ce type disparaissent après la période critique et ne sont pas ou très peu observables chez l'adulte pour qui la liaison obligatoire dans ce contexte ne génère que très peu d'erreurs.

Au contraire, les erreurs sur les liaisons non obligatoires qui sont le contexte de variation par excellence pour les adultes apparaissent plus tardivement (Braud, 1998 ; Ferré 1997 ; Basset, 2000), vers 7 / 8 ans. Ces types de faute qu'on observe alors manifestent la même variation inhérente que celle qui s'observe chez l'adulte. On peut supposer qu'elles reflètent les mêmes conditionnements sociolinguistiques, externes à la représentation de l'objet phonologique en soi. Les enfants à partir de cet âge là peuvent choisir de faire ou de ne pas faire ces liaisons, de les enchaîner ou non.

Par ailleurs, Matter (1986) et Dejean (1993) ont montré que des apprenants de L2 anglophones et néerlandophones, pouvaient produire des fautes régulières sur les

⁵ (Braud, 1998 ; Ferré, 1998 ; Ferré, 1999 ; Braud & Wauquier-Gravelines, 1999 ; Ferré & Wauquier-Gravelines, 1999 ; Basset, 2000, Chevrot & Fayol, 2000 ; Chevrot & Fayol, 2001 ; Dugua, 2002 ; Wauquier-Gravelines 2002, 2003 ; Chevrot, 2003 ; Wauquier-Gravelines & Braud, 2005 ; Chevrot *et al.* 2005 ; Wauquier-Gravelines 2005, Dugua, 2006).

liaisons et particulièrement en contexte obligatoire, même avec un niveau de compétence linguistique et un lexique assez avancés. Les fautes sont les mêmes que celles qui s'observent chez les enfants en L1 (faute de mauvaise consonne) comme si tout contexte encore non rencontré leur posait problème et que la règle n'était pas productive, que chaque occurrence devait s'apprendre au cas par cas.

3.2. Types d'erreurs à la période critique

Le classement des erreurs L1 résultent des diverses sources de données (cf. note 5) et se décline de la manière suivante.

TYPE 1 : MAUVAISE CONSONNE DE LIAISON	
1.1 Mauvaise consonne par analogie	*[lenan] pour [lezan] (Aurélien ; 3,1) *[lenelefã] pour [lezelefã] (Marie; 3) *[êzwazo] pour [ênwazo]
1.2 Mauvaise consonne et nasalité	*[3øveamanekɔ] pour [3øveamɔnekɔ] (Joseph ; 3)
1.3 Mauvaise consonne par harmonie consonantique	[êfefefã] / [êlefã] / [defefefã] : un éléphant, des éléphants (Claire ; 2,3)
1.4 Mauvaise consonne : yod de remplissage	[lejajo] / [lezjajo] / [êzjajo] « les oiseaux, un oiseau » (Claire ; 2, 4)
1.5 Mauvaise consonne erratique	[løpakõsjelamwa] "l'arc-en-ciel à moi" (Claire ; 2, 7).
TYPE 2 : EPENTHESE SUR ATTAQUE MOT #V	
2. Epenthèse devant #V	*[papaturs, papanurs]
TYPE 3 : CL NON REALISEE	
3. Non réalisation de la CL	[ẽ~ elefã]
TYPE 4 : REINTERPRETATION DE LA CS LEXICALE EN CL	
4. Mot 2 interprété comme #V avec liaison	*[blã]nezelesetẽ] pour [blã]nezelesetnẽ] (Lélia ; 3,5), *[zemã]zedezem] pour [zemã]zedenem] (Lélia ; 3,7)

Il ressort de ces faits que les erreurs sur les liaisons obligatoires et les liaisons optionnelles ne se manifestent pas au même moment, selon les mêmes rythmes ni de la même manière. Les enfants francophones L1 semblent acquérir la liaison à un moment précis du développement phonologique en interface avec l'acquisition de la syntaxe et de la morphologie, par généralisation grammaticale sur le contexte obligatoire et non pas, au cas par cas et contexte par contexte, puisqu'une fois que la généralisation est faite vers 4 ans, les erreurs sur les contextes obligatoires disparaissent. A cela s'ajoute que les erreurs sur les contextes facultatifs apparaissent à 7 / 8 ans, âge de début du développement de la compétence pragmatique (Bernicot, 2000) dont dépend la maîtrise de la variation inhérente en fonction du contexte discursif. Au contraire chez les apprenants de L2, n'ayant pas été exposés précocement à l'input du français, au moment où se mettent en place les régularités morpho-syntaxiques, il semblerait qu'une période parfois assez longue de traitement au cas par cas soit nécessaire pour que la généralisation s'installe sur les contextes obligatoires.

Toutes ces erreurs sur ces contextes obligatoires ne sont pas réalisées avec la même fréquence, ni exactement au même moment par les enfants. Les types 1.1 et 1.2 représentent de loin les fautes les plus fréquentes, ainsi que le type 2, alors que la résolution de la syllabation sur la frontière par le recours à des consonnes de remplissage erratiques, ou par harmonie consonantique sont plus rares. Par ailleurs, les erreurs de type 4 apparaissent à un âge plus tardif que les autres et avant que ne disparaisse définitivement toute forme de liaison fautive sur ce contexte. Il me semble qu'on peut les interpréter, conformément à la logique de la « courbe en U » comme la marque d'une surrégénéralisation annonçant que l'enfant a mis en place la règle qui lui permettra ensuite de générer de manière idoine les énoncés bien formés.

Par ailleurs les erreurs dans cette période d'acquisition systématique se produisent sur le contexte le moins variable chez l'adulte (Boula de Mareuil *et al.*) pour lequel l'input reçu va être le moins fautif (je ne crois pas que l'on puisse observer dans les données de production d'adultes des formes telles que « un zéléphant » « le léléphant » alors que les enfants les produisent très systématiquement. On peut ajouter à cela que les enfants produisent également des données non disponibles dans l'input, et qu'ils n'ont jamais entendues telles que « un féléphant ». On pourra arguer que pour les types 1.1 et 2, ils procèdent par analogie avec l'input perçu, mais pour les types 1.3 et 1.4, il est difficile d'écarter un remplissage de l'attaque par le recours à des stratégies d'adaptation de la cible adulte (insertion de yod, harmonie consonantique) qui s'observent ailleurs dans les données d'acquisition.

Ces faits mettent par conséquent en défaut une hypothèse développementale s'appuyant sur une conception lexicaliste qui prédit un traitement et une résolution au cas par cas sur la seule base de l'input adulte. Les données montrent que ces prédictions sont erronées.

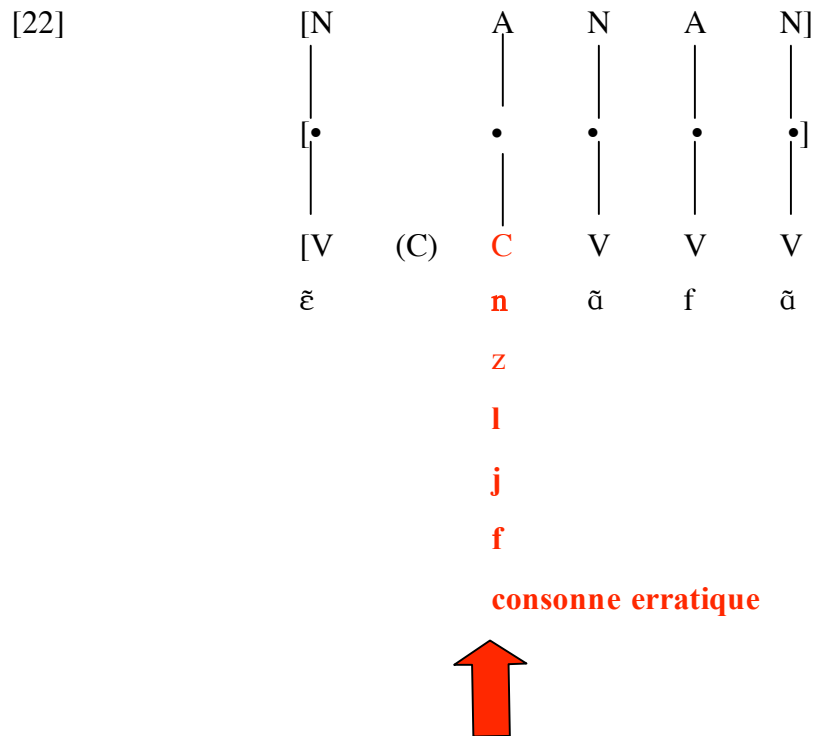
3.3. De l'adulte à l'enfant

Si l'on retient une perspective unifiante, considérant que les données d'enfants manifestent une continuité développementale et qu'à ce titre, elles s'interprètent comme la période de mise en place des représentations qui sont utilisées par l'adulte, l'hypothèse du double flottement de la consonne de liaison offre un cadre théorique qui permet de proposer une interprétation de cette évolution

Stade 1. Avant les erreurs : tout est associé par défaut

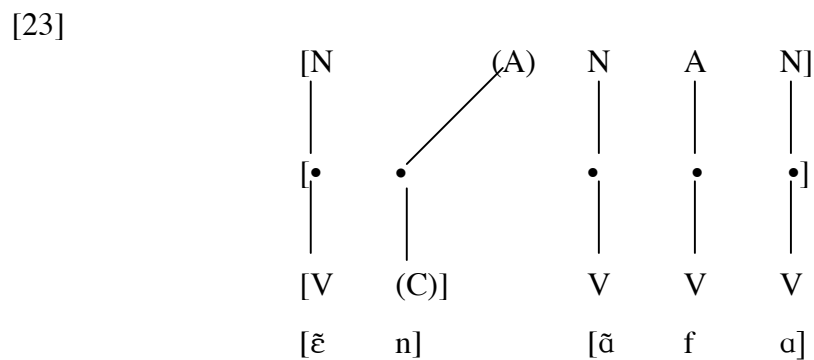
Au premier stade de l'acquisition en français, il apparaît que la plupart des substantifs sont produits avec une position prosodique (le plus souvent un noyau isolé, parfois une attaque occlusive et un noyau) Wauquier-Gravelines (2005). A ce stade, l'enfant dispose d'un lexique très restreint (stade des 50 mots, Vihman, 1996). Il travaille sur la base d'une forme lexicale où les attaques consonantiques sur la frontière gauche et en interne de mot peuvent être indifféremment vides ou remplies. La représentation de l'unité est certainement une forme « globale » non analysée. Les données de perception confirment ce fait (Hirsch-Pasek *et al.*, 1987, Jusczyk *et al.*, 1992). On ne constate pas à ce stade, « d'erreurs de liaison » à proprement parler.

Dans le modèle autosegmental retenu, on peut considérer qu'à ce premier stade d'acquisition, les associations sont réalisées par défaut, et en l'absence d'instructions phonologiques spécifiques non encore acquises, en 1 pour 1. Les tires segmentales et syllabiques sont mises en relation de manière strictement alignée avec la position squelettale leur faisant face [21], tout au long de la chaîne parlée,



Stade 3 : Acquisition du double flottement

La disparition des erreurs de liaison est consécutive à un phénomène de bootstrapping morphologique qui permet d'encoder la consonne flottante dans les représentations lexicales sous-jacentes. La position syllabique se désassocie également du squelette et devient comme le contenu segmental « flottante ». La consonne est alors pleinement un autosegment quand le déterminant est lui-même « reconnu » comme un morphème au moment de l'acquisition morphologique portant une consonne flottante. Ceci suppose également que les règles gouvernant l'alternance morpho-phonologique des formes du déterminant sont maîtrisées à ce stade.



Stade 4 : Apparition des liaisons facultatives comme des choix possibles

A partir du moment où le flottement de la CL est installé dans la grammaire via la généralisation sur les contextes obligatoires, ceux-ci ne suscitent plus d'erreurs telles qu'elles sont présentées dans le tableau 1. Les enfants apprennent alors à maîtriser les contextes facultatifs pour lesquels on ne voit pas majoritairement d'erreurs avant 7/8 ans. Ils découvrent que dans certains contextes, l'association et l'enchaînement sont optionnels et que dans ces cas-là, ils sont laissés au libre choix du locuteur et porteurs d'instanciations stylistiques interprétables en contexte. Le stade 4 ne témoigne pas à proprement parler d'une acquisition phonologique mais plutôt de la mise en place d'une compétence essentiellement pragmatique reflétant la prise de conscience de l'existence et de l'utilisation discursive des niveaux de langue. L'acquisition de cette compétence linguistique commence vers 6/7 ans et se résout en général à l'adolescence où la maîtrise de l'euphémisme, de l'ironie, des modalités discursives, des marqueurs sociolinguistiques lexicaux, phonologiques, syntaxiques etc. est acquise (Bernicot, 2000). Elle est liée en partie à l'acquisition de la lecture et à l'intériorisation de la norme scolaire. L'activation de cette compétence pour ce qui concerne précisément la liaison est selon moi très fortement liée à l'acquisition de la lecture et de l'écriture (ce qui n'est pas le cas pour la liaison obligatoire qui s'acquiert à 3 ans) ainsi qu'à l'émergence de la conscience métalinguistique qui en découle et à l'intériorisation de la norme écrite et sociale que manifeste la liaison.

4. Conclusion

Quelle que soit la phénoménologie considérée, il me semble que tenter une unification théorique explicative et prédictive à partir de la variété empirique est un principe épistémologique qui gouverne toute démarche scientifique. Si la découverte de l'ornithorynque à la fin du XVIII^e siècle créa un grand trouble parmi les zoologistes et naturalistes, elle n'amena pas pour autant la remise en cause ni de la classe des mammifères ni de celle des oiseaux, et encore moins la réfutation de l'idée même d'une taxinomie systémique des espèces telle qu'elle avait été proposée par Carl Von Linné. Pourquoi devrait-il en être autrement pour la phonologie et pourquoi, pour ce qui concerne la liaison, devrait-on retenir une réponse au « cas par cas » et se soustraire à cette nécessité unificatrice en arguant i) qu'elle relève d'une illusion puisque l'objet proposé est « hétérogène », ii) que l'analyse de Pierre Encrevé est faite à partir de l'ornithorynque qu'est la LES - phénomène marginal à partir duquel il serait biaisé d'interpréter la plupart des réalisations et non réalisations observables en grand corpus-, iii) que la consonne flottante n'est pas réalisée comme telle directement dans les « données » ?

Si l'on s'en tient au relevé absolument nécessaire et tout à fait informatif de la multiplicité des occurrences, on peut effectivement constater une hétérogénéité empirique chez l'adulte et l'enfant, hétérogénéité dont d'ailleurs la plupart des occurrences, avancées par Côté (2005) à l'appui de sa démonstration, ne sont même *pas* des ornithorynques, puisqu'elles ne contreviennent aucunement aux règles de syllabation du français (contrairement à la LSE qui, elle, est contre nature dans la mesure où il en résulte une syllabation VC # V). En quoi cette hétérogénéité des données et le fait que les LSE soient moins représentées dans les corpus que les LE remet-elle en cause l'hypothèse autosegmentale proposée par Pierre Encrevé ? La

modélisation qu'il propose pour rendre compte des liaisons non enchaînées n'est pas une description des LSE (des données du corpus), mais une hypothèse phonologique concernant la représentation adéquate des structures linguistiques dont disposent les sujets parlants pour produire et comprendre la totalité des données (LSE et LE). Selon moi, ces deux démarches ne s'excluent pas dans la mesure où les données dans leur variété ne peuvent pas venir se substituer à l'explication qu'on en a faite, qu'on en fait ou qu'on en fera. N'ayant pas toujours une réalisation phonétique substantielle, la CL a sans ambiguïté, conformément à la proposition sapirienne une « réalité », une « existence » phonologique pour l'auditeur adulte ou l'enfant qui l'acquiert. C'est un objet de « langue » et non un objet de « parole ». Et, comme je l'ai montré, les données d'acquisition dont nous disposons actuellement ne comportent aucune caractéristique et ne révèlent aucun fait empirique qui falsifierait de manière évidente l'interprétation qu'on peut en faire dans ce cadre autosegmental.

L'hypothèse de l'existence d'une phonologie autonome suppose que l'on définisse les objets à un autre niveau de réalité que celle de leur réalisation phonétique qui est nécessairement variable et non unifiée. L'hétérogénéité des données avancées à l'appui d'une conception « éclatée » de la liaison ne me semble donc aucunement remettre en cause la représentation formulée ici pour la CL, à moins que ce qui soit en jeu, ne soit en fait la remise en cause de l'existence d'un niveau phonologique autonome où elle serait représentée.

La question du niveau de réalité auquel s'interprètent les données en phonologie n'était pas l'objet précis de cet article, j'en ai traité ailleurs (Wauquier-Gravelines, 2005), mais elle en est, qu'on le veuille ou non, l'horizon épistémologique inévitable. Nonobstant le volume et l'ancienneté de la littérature existant sur le sujet ainsi que les enjeux théoriques considérés, il me semble qu'en choisissant d'apporter ultimement une réponse lexicaliste, au cas par cas, à la majorité des occurrences de réalisation et de non-réalisation de la liaison en français, on n'ouvre pas un débat, mais on jette incontestablement le bébé phonologique avec l'eau du bain générativiste. Cette conception offre une conclusion qui pour moi n'en est pas une concernant la nature exacte de la consonne de liaison et l'interprétation phonologique qu'on peut en faire ; quelque chose comme une impuissance ou un renoncement théorique face à la complexité des faits. Elle me semble révéler aussi un évident non-cumul théorique, reproduisant en cela, celui sur lequel s'est bâtie elle-même la phonologie générative (Encrevé, 1997 ; Wauquier-Gravelines, 2005 ; Carvalho & Wauquier, 2007). Sur cette question, je laisse à Pierre le mot de la fin.

« Les nouvelles phonologies présentes et celles à venir dès demain, n'ont de chance d'être porteuses d'innovations fécondes que si elles se décident à se nourrir pleinement du travail effectué jusqu'à elles, et à *comprendre* la raison des obstacles posés sur ce chemin. »

P. Encrevé, L'ancien et le nouveau, *Langages*, 125, p.120.

Références

- ÅGREN, J. (1973), Enquête sur quelques liaisons facultatives dans le français de conversation radiophonique. Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Romanica Upsaliensia **10**.
- BASSET E. (2000), *La liaison à 3, 7 et 11 ans : description et acquisition*. Mémoire de maîtrise, Université de Grenoble 3, ms.
- BERNICOT, J. (2000), La pragmatique des énoncés chez l'enfant, in *L'acquisition du langage, vol.2 : le langage en développement, au-delà de trois ans*, coordonné par M. Kail & M. Fayol, PUF, Paris.

- BRAUD, V. (1998) "Acquisition de l'information phonologique : exemple de la liaison", Mémoire de maîtrise, Université de Nantes, ms.
- BRAUD, V. (2003) "Acquisition de la prosodie chez les enfants francophones. Les phénomènes de tronctions". *Thèse de doctorat*, Université de Nantes, ms.
- BRAUD, V. & WAUQUIER-GRAVELINES, S. (1999): "Acquisition de l'information phonologique en français". *VIIIth International Congress for the study of Child Language, San Sebastian*, juillet 1999.
- BYBEE, J. (2001), *Phonology and Language Use*, Cambridge University Press, **94**.
- CAO XUAN HAO (1985), Phonologie et Linéarité, Réflexions critiques sur les postulats de la phonologie contemporaine, *numéro spécial du bulletin de la Société d'Etudes Linguistiques et Anthropologiques de France (SELAF)*, **18**, Paris.
- CARVALHO, BRANDÃO DE, J. (1997), Primitives et naturalité, in *Nouvelles Phonologies, Langages*, **125**, 14-34, Larousse, Paris.
- CARVALHO, BRANDÃO DE, J. (2002), *De la syllabation en termes de contours CV*, Habilitation à diriger des recherches, EHESS, Paris.
- CARVALHO BRANDÃO DE, J & WAUQUIER S. (2007), Approches inductives en phonologie, vrais et faux problèmes, *Recherches Linguistiques de Vincennes*, **36**, Presses Universitaires de Vincennes, Université Paris VIII.
- CHEVROT, J-P. DUGUA, C. & FAYOL, M. (2005), Liaison et formation des mots, un scénario développemental, in *Langages*, **158**, numéro coordonné par J.-P. Chevrot, M. Fayol & B. Laks, Larousse, Paris.
- CHEVROT, J.-P., FAYOL M. & LAKS, B. (2005), La liaison : de la phonologie à la cognition, *Langages*, **158**, Larousse, Paris.
- COTÉ, M.H. (2005), Le statut lexical des consonnes de liaison, *Langages*, **158**, numéro coordonné par J.-P. Chevrot, M. Fayol & B. Laks, Larousse, Paris.
- DEJEAN DE LA BÂTIE, B. (1993), *Word boundary ambiguity in spoken French*. Unpublished Doctoral Dissertation. Monash University, Victoria, Australia.
- DELATTRE, P. (1947), La liaison en Français, tendances et classification, *The French Review*, **XXI**, 148-147.
- DELATTRE, P. (1966), *Studies in French and comparative Phonetics*, La Haye, Mouton
- DUGUA, C. (2002), *Liaison et segmentation du lexique en français : vers un scénario développemental*, Mémoire de DEA, Université Stendhal, Grenoble, ms.
- DUGUA, C. (2006), *Liaison et segmentation lexicale et schémas syntaxiques entre 2 et 6 ans : un modèle développemental basé sur l'usage*. Thèse de doctorat, Université de Grenoble III, ms.
- DURAND, M. (1936), *Le genre grammatical en français parlé, à Paris et dans la région parisienne*, Bibliothèque du français moderne, Paris
- DURAND, J. & LYCHE C. (2003), Le projet 'Phonologie du Français Contemporain' (PFC) et sa méthodologie, in *Corpus et variation en phonologie du français*, edited by Elisabeth Delais-Roussarie & Jacques Durand, 213-276. Toulouse: Presses Universitaires du Mirail.
- DURAND, J. & LYCHE, C. (2007) French liaison in the light of corpus data, *Journal of French Language Studies*, to appear in 2008, Vol. 18/1.
- ENCREVE, P. (1983), La liaison sans enchaînement, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* **46**, 39-66.
- ENCREVE, P. (1986), Variation et structure. Etudes de phonologie et de pragmatique sociolinguistiques. Thèse d'Etat, Université Paris 8.

- ENCREVE, P. (1997), L'ancien et le nouveau, quelques remarques sur la phonologie et son histoire, in *Nouvelles Phonologies, Langages* **125**, Larousse, Paris.
- ENCREVE, P. (1988), *La liaison avec et sans enchaînement, phonologie tridimensionnelle et usages du français*, Le Seuil, Paris.
- ENCREVÉ, P. & SCHEER, T. (2005a), *Autosegmental association is not automatic*, 13th Phonology Meeting, Manchester, May 2005.
- ENCREVÉ, P. & SCHEER T. (2005b), L'association n'est pas automatique, 7e colloque du GDR 1954 Phonologie, 2-4 June, Aix-en-Provence.
- FERRÉ, S. (1998), Les effets du biliguisme sur la paramétrisation des segments flottants : exemple de la liaison en français, Mémoire de DEA, Université de Paris VIII.
- FOUCHÉ, P. (1959), *Traité de prononciation française*. 2nd edition Paris: Klincksieck.
- HIRSCH-PASEK, K., KEMMLER-NELSON, D.G., JUSCZYK, P.W., WRIGHT-CASSIDY, K., DRUSS B. & KENNEDY, L. (1987), Clauses are Perceptual Units for Young Infants, *Cognition*, **26**, 269-286.
- JUSCZYK P.W., HIRSH-PASEK K., KEMMLER-NELSON, D.G., KENNEDY L., WOODWARD A. & PIWOZ J. (1992), Perceptions of Acoustic Correlates of Major Phrasal Units by Young Infants, *Cognitive Psychology*, **24**, 252-293.
- KLAUSENBURGER, J. (1984), *French Liaison and linguistic theory*, Wiebaden : F Steiner
- LYCHE, C (2005), Liaison in PFC, what can we learn from the data ?, 7e colloque du GDR 1954 Phonologie, 2-4 June, Aix-en-Provence.
- MATTER, J.F. (1986), *A la recherche des frontières perdues: Etude sur la perception de la parole en français*. Doctoral dissertation, University of Utrecht, The Netherlands. Amsterdam : De Werelt.
- NGUYEN, N.; WAUQUIER-GRAVELINES, S.; LANCIA, L.; TULLER, B. (2007) Detection of Liaison consonants in speech processing in French, Experimental Data and theoretical implications, in Pilar Prieto, Joan Mascaró, Maria Josep Solé (eds), *Segmental and Prosodic Issues in Romance Phonology*. Current Issues in Linguistic Theory, **282**, John Benjamins.
- PASSY (1899), *Les sons du français*, Paris: Firmin-Didot.
- PETERS, A. (1985), Language Segmentation : Operating principles for the perception and analysis of language, in D. Slobin (ed) *The crosslinguistic Study of Language Acquisition*, **2**, Erlbaum.
- PROUST, M. (1988), *A la recherche du temps perdu*, Editions de la Pléiade, NRF, Gallimard, Paris.
- SCHANE, S.A. (1968), *French phonology and morphology*, Cambridge, MA: The MIT Press.
- TRANEL, B. (1995), French final consonants and non-linear phonology, *Lingua* **95**, 131-167.
- TRANEL, B. (2000), Aspects de la phonologie du français et la théorie de l'optimalité, *Langue française* **126**, 39-72.
- VALDOIS, S. & NESPOULOUS, J.L. (1994), Perturbations du traitement phonétique et phonologique du langage, in X. Séron, X. & M. Jeannerod (eds), *Neuropsychologie humaine*, Mardaga, Bruxelles.
- VIHMAN, M. M., (1996), *Phonological Development : The origins of language in the child*, Blackwell, Oxford.
- WAUQUIER-GRAVELINES, S. (2003), "La question du réalisme des formalisations phonologiques contemporaines : que nous apprennent les données d'acquisition" in Wauquier-Gravelines S. & Angoujard, JP (eds), *Phonologie : Champs et perspectives*, ENS-éditions, Lyon.
- WAUQUIER-GRAVELINES, S. & BRAUD, V (2005), « Proto-déterminant et acquisition de la liaison obligatoire en français », *Revue Langage, Nouvelles approches de la liaison*, n° 158, coordonné par B. J-P Chevrot, M. Fayol & B.Laks, Larousse, Paris.
- WAUQUIER-GRAVELINES, S. (2005), *Statut des représentations phonologiques en acquisition, traitement de la parole continue et dysphasie développemental*, EHESS, Paris. ms.